

# LES PASTORALES BASQUES

---

## INTRODUCTION

Parmi les mœurs et coutumes conservés par les Basques, coutumes qui sont perdues dans le reste de la France, il n'y en a guère de plus intéressantes que les *Pastorales*, la *Tragédie*, le *Drame Basque*, que l'on joue encore en printemps et en été, pendant les grands jours de fête, après Pâques, et vers la St-Jean d'été, ou la St-Pierre. Il y a aussi le *Charivari*, que l'on danse au Carnaval, tout aussi digne d'attention et peut-être encore plus populaire.

Les Pastorales Basques, le *Passionspiel* d'Ober-Ammergau en Bavière, quelques pièces religieuses en Espagne, le Mystères Bretons, sont les derniers vestiges de ces grands drames du Moyen-Âge qu'on appelait, Miracles, Moralités, Mystères, qui ont survécu jusqu'à notre siècle. La représentation dramatique des grandes scènes Bibliques ou Evangéliques, commençait bientôt dans l'histoire du christianisme. La plupart de ces anciens drames sont perdus. Mais nous possédons le *Christus Patiens*, le Christ souffrant, attribué à St-Grégoire de Nazianze (370-390) A.-D.) mais plus probablement l'ouvrage d'un autre Grégoire qui vécut vers l'an 572. La tradition de ces représentations dramatiques paraît avoir été conservée dans les couvents, si on en peut juger par les œuvres de Hrosvithe, Abbesse de Gandersheim (920-968). Nous retrouvons les traces de ces Mystères presque au même temps, en Angleterre, en Bretagne, en France et en Provence,<sup>1</sup> depuis le onzième siècle. Ont les écri-

---

(1) J. Diez. *La poésie des Troubadours*, traduction du baron J. de Roisin, page 232; Paris, 1845.

vait en Latin, en Breton, en Anglais, en langue Romane. Les plus anciens sont probablement ceux qui furent composés en langue Celtique dans la Bretagne, pays où l'usage s'en est conservé presque jusqu'à nos jours.

En Angleterre on trouve de ces drames en langue Celtique dans la littérature du Pays de Galles, et dans les restes de celle de Cornuailles, où on parlait jusqu'au dernier siècle un idiome celtique, aujourd'hui entièrement perdu.

Ces représentations dramatiques furent très populaires pendant tout le Moyen-Âge. Elles fournissaient un des plus grands moyens d'instruction pour le peuple, et avec les Chansons de Gestes et les Contes du Polk-Lore, elles formaient la seule littérature vraiment populaire. D'abord elles se jouaient presque exclusivement à l'époque des grandes fêtes de l'année chrétienne, à la Noël, à Pâques, à la Pentecôte; mais depuis l'institution de la fête du *Corpus Christi*, la Fête-Dieu, par Urban IV, en 1264, ce jour restait spécialement consacré aux grandes représentations religieuses. Les nombreuses pièces, *Loas* et *Autos* de Calderon, et d'autres auteurs dramatiques Espagnols en sont la preuve. On pourrait être tenté de croire que ces représentations dramatiques si intimement liées au Catholicisme, et à la vie du Moyen-Âge auraient cessé au moment de la Réforme et de la Renaissance, dont l'esprit était si contraire de celui des siècles antérieurs. Mais il ne fut pas ainsi, immédiatement au moins. — La représentation la plus splendide dont la description nous est restée fut celle du *Mistère des Actes des Apôtres* joué à Bourges en 1536. «Elle ne remplit pas moins de quarante journées, et fut mise en scène avec un luxe de costumes et de décors qui surpassa tout ce qu'on avait vu jusque-là». «494 personnages y prirent part». Le rédacteur de ce grand Mystère fut un docteur de l'Eglise Réformée, Jehan Chaponneau.<sup>1</sup> «La tragédie de St-

(1) *Notice sur Jehan Chaponneau, Docteur de l'Eglise Réformée*, par Emile Picot, Paris, 1879.

«Le Mistère de la Passion, représenté à Angers, 12 aout 1486, fut remanié dans la même façon par le Dr. Jehan Michel. Il débute ainsi:

«Cy commence le Mistère de la Passion de notre Sauveur Jehus Crist, avecques les additions et corrections faites par très éloquent et scientifique

Jacques composée à la fin du seizième siècle par Bernard Bar-  
don de Brun, fut représentée à Limoges pour la première fois,  
en juillet 1596.<sup>1</sup>

Mais l'art dramatique populaire du Moyen-Age n'était pas  
absolument religieux. Il y avait aussi des pièces laïques et pro-  
fanés. Comme on sait, les religieux et le clergé furent les prin-  
cipaux écrivains du Moyen-Age; les laïques n'écrivaient guère;  
de sorte que les pièces religieuses que l'on jouait ordinairement  
dans les couvents les jours des grandes solennités de l'Eglise,  
sont presque les seules qui nous ont été conservés. Mais parmi  
les laïques, chez les jongleurs et les troubadours,<sup>2</sup> dans les hal-  
les des grandes villes, sur les places des villages, dans les cours  
des châteaux des nobles, les pièces jouées ne furent pas toujours  
tirées de la Bible, des Evangiles, et de la vie des Saints; il y  
avait des morceaux bien différents, quelquefois des plus libres,  
qui provoquaient le gros rire, et qui donnaient libre cours à la  
gaieté gauloise. En outre, la Hagiograpie, la légende religieu-  
se avait un sérieux rival dans la grande légende Celtique du  
roi Artus et des chevaliers de la Table Ronde, dans le cycle Ca-  
rolingien, et dans toutes les histoires des Chansons de Gestes.

C'est un trait caractéristique des Pastorales Basques, qu'elles  
aussi, (comme les Mystères Bretons) nous ont conservé, non seu-  
lement des pièces tirées de l'Histoire Sacrée, de la Vie des  
Saints, mais aussi de la Grande légende Carolingienne, des  
Chevaliers de la Table Ronde, des douze pairs de France, et  
même aussi du gros rire Rabelaisien de nos devanciers.

Nous pouvons très bien comparer les Pastorales Basques

---

Docteur maistre Jehan Michel. Lequel mistère fut joué à Angiers moult triom-  
phamment et sumptueusement en l'an mille quatre cens quatre vingtz et six,  
en la fin d'aoust».

«La représentation dura quatre jours. Quatre-vingt sept acteurs parurent  
sur la scène pendant la première journée, cent dans la seconde, quatre-vingts  
dans la troisième, et cent cinq dans la quatrième, sans compter les figurants  
juifs, diables, soldats et autres personnages».

*Jean Michel de Pierrevive et le Mystère de la Passion*, par M. Achille  
Chereau, pages 2-3, Paris, Techener, 1864.

(1) Comte-rendu du Congrès des Sociétés Savantes dans *Le Temps*. Avril,  
1853.

(2) *Espagne et Provence*, par Eugène Baret, page 32, Paris, 1857, et *Les  
Troubadours*, du même auteur, pages 34-37, Paris, 1867.

avec les Mystères ou Tragédies Bretons. Nous trouverons une grande ressemblance entr'eux. Les sujets sont les mêmes, l'exposition est presque identique; le nombre des rôles, la longueur de la pièce sont à peu près égaux. Comme littérature je crois que les Mystères Bretons sont supérieurs aux Pastorales Basques, mais dans la mise en scène, dans l'action du drame, dans la représentation, les Basques ont gardé par tradition des traits du plus grand intérêt, qui remontent au delà du Moyen-Age, presque jusqu'aux traditions de l'ancien théâtre Grec.

Toute personne familière avec ce dernier ne peut assister à une Pastorale Basque sans se rappeler le théâtre d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripède, ou d'Aristophane. Toutes les scènes se passent en plein air. Il y a ce mélange de musique, de danse et de chant, dont le divorce n'avait pas encore eu lieu. Dans toutes les langues de l'Europe moderne les ternies techniques de la poésie montrent encore quelle union étroite existait autrefois entre la musique, la poésie et la danse. Le vers, *versus*, est le mouvement tournant que les acteurs Basques font toujours à leur entrée; les pieds marquent littéralement la mesure, le *mètre*; le *chorus*, les Satans dans leur danse répétée font le *tour*, la *strophe*, et le *retour*, l'*antistrophe*; tous y sont indiqués non seulement par la voix qui déclame, mais aussi par la musique, par la marche, les pas, la danse des acteurs. Il y a, et ceci est peut-être le fait le plus curieux, un véritable *chorus* dans les Pastorales Basques. Un chœur, ou *chorus* est de rigueur dans toutes les Pastorales, comme dans toutes les pièces Grecques; un *chorus* qui danse comme dansaient les *chorus* Grecs, qui chante d'une mélodie beaucoup plus complexe que celle que suivent les autres acteurs. Mais ce *chorus* qui sur l'ancien théâtre remplit toujours le rôle de juge, de moralisateur, de conseiller discret, dont le devoir était, comme il a été si bien dit d'Horace,

«Ille bonis faveat, et consilietur amicis:  
 »Et regat iratos, et amet pacare tumentes,  
 »Ille dapes laudet mensœ brevis; ille salubrem  
 »Justitiam, legesque, et apertis otia portis;  
 »Ille tegat commissa, Deosque precetur et oret

»Ut redeat miseris, abeat fortuna superbis».<sup>1</sup>

Ce beau rôle se trouve tout-à fait interverti dans le chorus des Pastorales Basques. Les *Satans*, le chœur qui danse, au lieu de favoriser les bons, les tourmente, et leur fait toujours opposition. Ils sont de *vrais diables*; ils tentent et persécutent les pieux, séduisent les innocents, et son l'occasion de tout le mal, de tous les crimes, de toutes les méchancetés, qui se présentent au cours du drame. Pour bien comprendre leur rôle, et la poésie de leur action, il faut se souvenir, que quoique visibles, et bien en évidence sur la scène, ils sont souvent censés y être invisibles, au moins pour leurs victimes: ce qui est le cas presque toujours dans les scènes de tentation.<sup>2</sup>

Aujourd'hui les Pastorales ne sont représentées que dans La Soule, c'est-à-dire, dans la vallée de la *Saison*, au sud de Mauléon. Mais il n'y a pas longtemps qu'on les jouait en patois, en plein Pays-Béarnais. *Les Douzes Pairs de France*, tragédie tirée du *Roman de Ferabras*, fut joué à Castets, dans le canton d'Arudy en 1833.<sup>3</sup> J'ai entendu parler de deux ou trois autres Pastorales en patois; les unes plus anciennes,<sup>4</sup> les autres plus récentes.

WEBSTER.

(A suivre)



(1) *Horatii Opera*. De arte poetica., ad Pisones.

(2) Nous avons entendu parfois affirmer que le mot *Satans* doit être plutôt *Sautants*, parce que les *Satants sautent*, ou dansent toujours sur la scène. Pour quiconque a lu une seule Pastorale cette explication est inadmissible.

(3) Voyez Eugène Baret, *Espagne et Provence*, Appendice.

(4) *La Pastourale deü Paysaa*, per moussu Foundeville. Poésies Béarnaises, deuxième volume, Vignancour. Pau. 1860.